

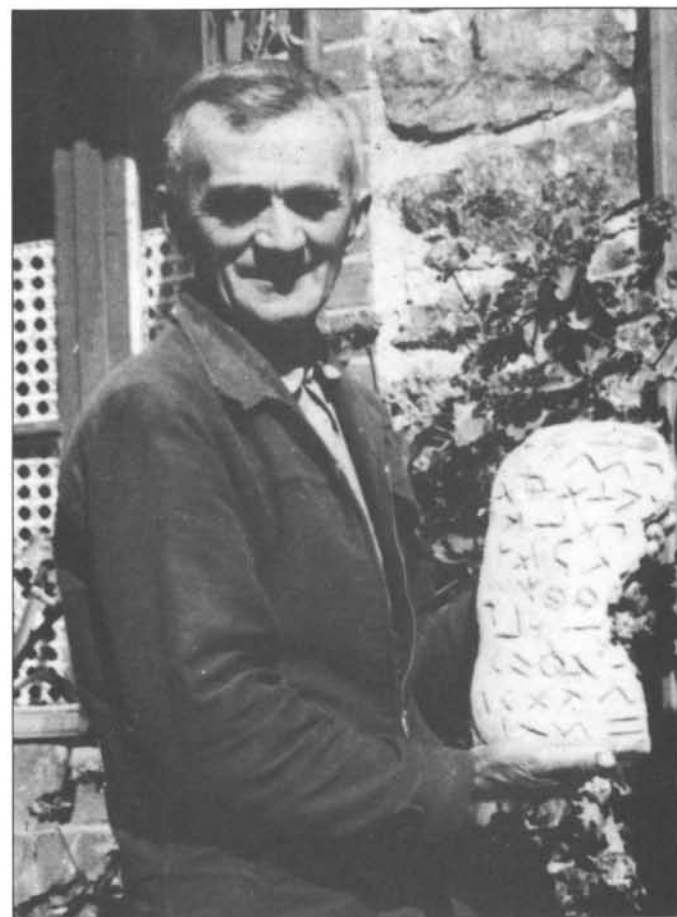
Bibliothèque Maison de l'Orient



141051



Léon Côte
Docteur ès-lettres



Emile Fradin
à l'époque
de la Guerre des Briques

À LA MÉMOIRE
DE CLAUDE FRADIN
PAYSAN DE FRANCE
ARCHÉOLOGUE MALGRÉ LUI
COMBATTANT DE LA GUERRE DES BRIQUES
ET QUI MOURUT
SANS S'ÊTRE DEMANDÉ
SI L'ARCHÉOLOGIE DES MANDARINS
NE SERAIT PAS UNE SCIENCE
OÙ L'ON BAFUILLE
ENCORE PLUS QU'ON NE FOUILLE.

L.C.

GLOZEL

OU

LA GUERRE DES BRIQUES

8°A 580

LEON COTE

GLOZEL

OU

LA GUERRE DES BRIQUES

Chez le même éditeur :
Glozel, trente ans après

© L'ETHER VAGUE
Tous droits réservés

Patrice THIERRY - L'ETHER VAGUE
37 rue Jean Sizabuire 31400 TOULOUSE

135975

REPONSE A 5 QUESTIONS

1°

C'est bien simple. J'ai voulu faire le point sur la mémorable bagarre de Glozel, aux rebondissements multiples, et qui dura 8 ans. J'ai voulu, par le simple récit des faits, appuyé sur une documentation solide, faire justice des insinuations gratuites et des accusations calomnieuses lancées contre une famille d'honnêtes paysans, dont le seul tort fut d'avoir fait une découverte qui gênait considérablement les thèses - et les hypothèses - de certains pontifes de la science, habitués à parler haut et impatients de toute contradiction.

2°

Il m'a fallu plusieurs années pour réunir ma documentation. J'ai dépouillé plus de 3 000 pages. Une fois mon plan établi avec toute la clarté désirable, je n'ai pas mis plus de deux mois pour écrire cette histoire.

3°

Dès mon avant-propos, j'ai pris position. Témoin attentif des premières trouvailles, enfant du pays que je connais mieux que personne, j'étais sûr de l'authenticité de ces découvertes, je savais la fraude impossible, la mystification impensable, pour quiconque connaît la psychologie paysanne.

Quand les controverses devinrent des polémiques, une chose me frappa : la légèreté hautaine, la suffisance épanouie, le dédain, avec lesquels certains préhistoriens, que ces trouvailles gênaient, refusèrent de venir voir sur place et n'hésitèrent pas, pour protéger ce qu'ils considéraient comme une chasse gardée, à traiter publiquement de faussaires les membres d'une famille honorable et à les livrer au bras séculier.

Si j'ai dédié mon livre à la mémoire du grand-père Fradin c'est pour bien marquer que ces pages de bonne foi sont une protestation contre la déloyauté de certains procédés.

4°

En confrontant les agresseurs et leurs victimes, j'ai voulu présenter les hommes pour expliquer les faits. Si certains savants, bardés de titres et de suffisance, apparaissent ridicules comme des héros de Molière, je suis bien

obligé de le constater, puisque je les ai montrés au naturel, peints par eux-mêmes.

Mais je n'ai pas la naïveté de croire que cette chronique complète et véridique, désarmera les préventions des uns, éteindra la hargne des autres et fera justice d'odieuses calomnies. Je souhaite simplement qu'elle éclaire et convainque les lecteurs de bonne foi.

5°

Le geste unanime de mes compatriotes vichysois de l'Académie du Vernet m'a été fort sensible, surtout par cette unanimité même, dont je la remercie publiquement.

Ce geste, en attirant l'attention sur la mise au point que j'ai voulu présenter, d'un illustre conflit, aidera sans doute à reconnaître l'importance d'une découverte qui est loin d'avoir dit son dernier mot. Combien de nos compatriotes savent, à présent, que l'humble musée de Glozel renferme trois mille pièces, dont certaines gravures ont été saluées par des maîtres comme des chefs d'œuvres ?

Il faut dire et redire que Glozel marque un apport considérable dans le patrimoine Bourbonnais.

C'est ce que mon livre a voulu démontrer.

INTRODUCTION

UNE QUERELLE MEMORABLE

J'aborde un sujet explosif, et que je connais bien, pour en avoir suivi les incidents multiples, les péripéties rebondissantes, vieilles déjà d'un tiers de siècle : il s'agit de Glozel et de ses découvertes préhistoriques, à propos desquelles on put voir des savants paisibles, devenus soudain belliqueux, se défier bruyamment sur les bords du Varenne, parce qu'un jeune paysan avait exhumé des objets très anciens, sur l'origine desquels les avis se partageaient : certains les croyaient gallo-romains, d'autres, phéniciens, d'autres enfin néolithiques, suivant l'obédience archéologique à laquelle ils appartenaient.

Ces trouvailles inopinées dataient de 1924, et j'en fus un des premiers témoins. Je n'avais aucun parti pris, car mes connaissances en préhistoire, très sommaires, ne m'attachaient à aucune école scientifique, et il m'importait peu que l'écriture fût venue d'Orient en Occident, comme l'affirmaient certains pontifes, ou d'Occident en Orient, comme prétendaient les hérétiques.

À l'origine, ces tablettes, ces galets, ces os gravés, ces urnes funéraires, n'eurent qu'une publicité restreinte, malgré leur étrangeté, et nulle fièvre partisane, pendant les premiers mois, n'en déforma l'histoire. Si quelqu'un avait prédit au jeune Emile Fradin, alors âgé de 18 ans, que son nom allait bientôt faire le tour du monde, que des conflits passionnés diviseraient en deux camps archéologues et préhistoriens, parce qu'en labourant, un de ses bœufs s'était enfoncé dans un trou, il se serait contenté de sourire en haussant les épaules, et n'eût pas, un instant, interrompu ses foins, ses moissons, ses semences.

Non sans amusement, je vis deux ans plus tard, naître les controverses, s'enfler les propos, et passer les débats d'une courtoisie sans ombre aux insinuations malveillantes. Je crois bien avoir lu presque tout ce qui paraissait, en ce temps là, sur Glozel. Mais sans doute n'aurais-je pas songé à écrire

L'histoire complète de cette GUERRE DES BRIQUES, si je n'avais eu d'abord la pensée de lui consacrer quelques pages, à la fin de mes souvenirs d'enfance et de jeunesse sur la Montagne Bourbonnaise. Très vite convaincu qu'il serait impossible de faire tenir en vingt pages l'exposé de la querelle, remarquable, d'autre part, que personne encore n'en avait donné une vue d'ensemble, je résolus d'écrire cet ouvrage qui va bientôt paraître. Alors, pendant deux ans, profitant des loisirs que m'imposait une convalescence, je repris toute la documentation, pièce par pièce, et quand je l'eus dépouillée, analysée sans hâte, annotée méthodiquement, une constatation s'imposa : celle de la hautaine et dédaigneuse légèreté, avec laquelle certains pontifes de la Science, d'ordinaire infatués, mais dérangés dans leur quiétude par des trouvailles gênantes pour leurs thèses, refusant de venir sur les lieux et de se renseigner loyalement, n'avaient pas hésité à traiter publiquement de faussaires les membres d'une famille honorable, pour les livrer en pâture aux ironies mordantes de la presse et les accuser d'escroquerie devant les tribunaux.

Des preuves, ils n'en apportaient pas. Péremptoires, certains de leur infaillibilité, mais dissimulant mal leur inquiétude, ils se refusaient à voir, à comparer, à discuter, condamnant a priori toute découverte qui risquait d'ébranler leurs théories dont ils avaient fait des lois.

Puis des questions personnelles vinrent exciter les rancœurs et tout envenimer. Spectacle digne d'exciter la férocité joyeuse de Courteline, on vit des savants qui, dans les premiers mois, avaient clamé leur enthousiasme, nier l'authenticité du gisement. Ils auraient voulu être consultés, flattés, mis en vedette, mais le tremplin désiré ne leur avait pas été offert. Alors ils changèrent leur fusil d'épaule, sans vergogne, et, parce qu'ils se croyaient infaillibles, on les vit passer du ridicule à l'odieux et s'acharner à faire conduire en prison un jeune cultivateur que la menace n'intimidait pas.

A présent, cette querelle mémorable appartient à l'Histoire. Les plus acharnés des controversistes ont disparu, et le hameau de Glozel a retrouvé son calme. On peut dégager les faits, mettre un peu de clarté dans le tableau d'une mêlée confuse, présenter les acteurs dans la vérité de leurs attitudes et l'animation de leurs controverses. Alors il est facile de comprendre l'acharnement des mandarins à boutons d'or et, d'autre part, l'ardente réaction d'hommes de bonne foi, attaqués non plus sur le terrain de l'archéologie, mais sur celui de la considération et de l'honneur.

C'est ce que j'ai voulu conter dans un récit qui doit paraître au printemps. Ma chronique, fruit de longues recherches, ne laisse rien dans l'ombre et présente une foule de petits faits vrais qui avaient échappé aux spectateurs amusés ou distraits. De vieille souche terrienne, je connais bien la psychologie du paysan de chez nous, plus complexe qu'on ne pense. Et j'ai pu constater que nul de ceux, amis ou adversaires, qui se sont intéressés à Glozel n'a songé à comprendre les faits en s'éclairant d'études d'âmes, qui expliquent certaines attitudes, justifient les réactions de gens blessés dans leur honneur, et montrent l'impossibilité matérielle et morale d'une falsification.

Dans le domaine scientifique, des chercheurs accumulent des observations qui finissent par former un corps de savoir. Alors entrent en scène les savants, archéologues, historiens, préhistoriens, pour classer les découvertes et ordonner la documentation. Puis ils prennent le faisceau des données primitives, mettent en lumière les doutes, les incertitudes qui en résultent, mais aussi des évidences et des vérités jusqu'alors inconnues. Et c'est ainsi qu'un chapitre nouveau vient enrichir les connaissances humaines.

Tel fut le cas de Glozel.

Je vais vous présenter brièvement les lieux, les hommes, les faits, puis les controverses tour à tour dramatiques ou burlesques, et je voudrais les éclairer, en expliquant l'état d'esprit des combattants.

I

LES LIEUX ET LES HOMMES

Quand on part de Vichy, en longeant l'harmonieuse et fraîche vallée du Sichon, il faut rouler pendant vingt kilomètres pour arriver à Glozel, modeste hameau de quatre feux, qui se dissimule à cent mètres de la route. La vue en est plaisante et sans âpreté. Comme fond de tableau, les sapinières drues des Bois-Noirs étalent une tache de velours violet sur le ciel nacré. Les maisons grises, enfouies dans les arbres, apparaissent à peine, dominées par la silhouette, jadis altièrre, du vieux château de Montgilbert, énorme ruine féodale qui, depuis la seconde moitié du XVIII^e siècle, s'effrite lentement. Un peu partout, des roches de granit crèvent le sol de leurs masses brunes.

Les voitures passent de justesse, en cahotant, par un sentier pierreux, étroit et malaisé, qui s'amorce à la route et serpente entre une double haie d'arbres, de noisetiers et de buissons. Vous longez une serve d'eau dormante, ni large ni profonde, où s'ébattent les canards, et puis, cinquante mètres plus loin, vous débouchez sur un tas de fumier immuable, qu'il faut contourner comme on peut, sous l'œil peu rassurant d'un premier chien qui gronde sourdement.

La motte de fumier sépare des habitations qu'il faut dépasser pour aborder un terre-plein sillonné d'ornières. En face de vous, la maison des Fradin, deuxième à gauche, est un corps de logis très simple, dont l'aspect extérieur n'a pas changé. On entre dans une cuisine accueillante, avec sa grande table toujours prête pour la tasse de café traditionnelle. Les enfants, rieurs, s'ébattent devant la porte. Les deux chiens, aussi familiers que celui du voisin est hargneux, vous flairent d'un museau sympathique.

Le musée, indépendant de l'habitation, bien qu'il fasse partie du corps de logis, a son entrée particulière, surmontée d'une enseigne. Les vitrines de fortune des premières années ont fait place à des aménagements simples mais bien conçus qui mettent surtout en valeur les pierres et les os gravés.

Quant au fameux Champ des Morts, où se firent les trouvailles, il est cinq cents mètres de là, au bas d'une pente assez raide, dont le sol argileux est glissant lorsqu'il pleut. Un ruisseau, le Vareille, en forme la limite.

Tels sont les lieux qu'une découverte imprévue allait rendre célèbres dans le monde entier.

C'était le 1^{er} mars 1924. Le jeune Emile Fradin tenait les mancherons de la charrue, et son grand-père aiguillonnait les bœufs. Le terrain entamé ce jour-là n'avait jamais été labouré. Précédemment recouvert de hêtres s'élevant d'un fouillis de ronces et de fougères, le champ Duranthon avait été défriché au pic longtemps auparavant : les ouvriers, mettant à jour quelques poteries mal cuites, les avaient jetées sans même y prêter attention. Plus tard, mais bien avant 1924, le précédent propriétaire, creusant un trou pour enfouir une bête morte, avait exhumé un vase autour duquel courait une inscription mystérieuse. Il le plaça sur la cheminée de sa cuisine et l'y garda jusqu'au moment de son départ, où la poterie mal cuite et manipulée sans précaution, fut cassée au cours du déménagement et jetée dans un coin avec d'autres débris.

Donc, ce matin du 1^{er} mars, les bœufs labouraient le champ laissé en pacage, quand l'un d'eux s'enfonça dans

une cavité. En le redressant, le jeune homme ramena deux briques à cupules. Intrigué, il arrête son labour et se met à piocher pour voir d'où venaient ces briques. Il découvre un pan de muraille, et dégage une fosse ovale aux parois garnies de briques emboîtées les unes dans les autres. La terre une fois déblayée, les dimensions de cette cavité appaurent comme celles d'un homme de taille moyenne. Aux deux extrémités, une lourde dalle la fermait. Le fond était garni d'autres dalles d'argile sur un lit de graviers. Mais, contrairement aux premières, celles-ci ne présentaient aucune trace de cuisson.

Le lendemain, Emile Fradin poursuivit ses recherches autour de cette fosse et recueillit de nombreux fragments de poterie, ainsi qu'une tablette gravée de signes inconnus.

L'exploration fut continuée les jours suivants, et mit à jour d'autres briques portant des empreintes de mains, un fragment de tablette à inscriptions ; une rondelle également marqué de signes, deux tranchets, une petite hache et deux galets où se voyaient des caractères linéaires, ainsi que le tranchant d'une autre hache sans inscriptions.

Qui étaient ces Fradin, dont le nom allait entrer dans l'histoire par la porte étroite de la préhistoire ?

C'étaient des paysans de chez nous, parlant peu et travaillant beaucoup, de ceux dont la parole vaut un écrit, tant leur droiture en affaires était universellement reconnue, des hommes semblables à ce granit du pays, que rien n'entame.

Le grand-père, Claude Fradin, 67 ans, petit, rablé, regardant bien en face, était venu à Glozel comme fermier : vivant de peu et dur à la besogne, il avait fait assez d'économies pour acheter la propriété.

Le petit-fils, Emile, aîné de quatre enfants, avait dû quitter l'école à treize ans, non sans regret, car il aimait l'étude et la lecture. Sous la direction du vieillard, il s'initiait aux travaux des champs, qui exigent trois qualités : l'esprit d'observation, une mémoire infailible et beaucoup d'endurance. Petit, sec, nerveux, il conserve aujourd'hui, à cinquante ans passés, l'allure souple et jeune que la presse popularisa, lors des grands jours de Glozel. La rude vie des champs a buriné son visage, sans supprimer le regard vif, le pli moqueur au coin des lèvres, et aussi la gentillesse de son accueil, non moins que sa complaisance inépuisable à rendre service autour de lui. Resté sur le domaine et dédaignant les offres de publicité qui auraient fait de lui un déraciné, heureux dans son univers restreint de gens, de

bêtes et de choses, il vit, besognant ferme, indépendant et libre, chef d'un foyer très uni, avec trois beaux enfants, qui peuplent le hameau de rires et de chansons.

C'est la force invincible du paysan que cette patience obstinée, qui surmonte l'épreuve et résiste aux orages, avec une application lente et sans répit à faire ce qu'il faut, quand il faut, comme il faut, en se reposant d'un travail par un autre, pour conduire la besogne au terme qu'on s'est fixé. Méditatif et taciturne, bien campé sur sa terre, il laisse aboyer les jaloux, qui se cassent les dents à vouloir entamer ce roc.

Dernier trait : la famille Fradin est profondément chrétienne, et la pratique religieuse y est, de père en fils, un devoir qu'on ne discute pas.

Enfin, voici l'homme dont le nom est inséparable du leur, le docteur Morlet, qui joua dans la Guerre des Briques un rôle capital. Il n'est pas archéologue de profession, mais, depuis sa jeunesse étudiante, s'est toujours intéressé aux problèmes de la préhistoire. Chercheur patient, il avait déjà des connaissances archéologiques assez vastes pour lui permettre de converser et même de controverser avec des maîtres. Cependant, jamais on ne le vit en faire étalage pour éblouir des profanes. Parlant une langue très pure, il savait inspirer confiance et se faire écouter ; mais, au besoin, il avait la dent dure pour un adversaire de mauvaise foi.

II

PREMIERES ESCARMOUCHES

Esquissons maintenant, après avoir décrit les lieux et campé les personnages, les premiers engagements de la Guerre des Briques.

Ce conflit, qui passionna l'univers, n'est autre que l'histoire peu reluisante des inquiétudes et des rancœurs de quelques savants, parvenus à une confortable notoriété grâce à des thèses archéologiques qu'ils croyaient intangibles. Or, les trouvailles du Champ des Morts bouleversaient d'un seul coup ces dogmes qui n'étaient qu'hypothèses. Il allait falloir confronter, repenser, modifier des théories séduisantes et peut-être ouvrir des chantiers nouveaux parmi les ruines mal explorées de la préhistoire.

Bardés de titres et de suffisance, la modestie n'était point leur fort, et ils n'avaient jamais dû méditer la remarque ironique du journaliste Grosclaude : « *L'archéologie est une science où l'on bafouille encore plus qu'on ne fouille* », et la vertu d'humilité leur était totalement étrangère.

Au lieu de venir se renseigner sur place, pour voir et comparer, ils préférèrent lancer l'excommunication majeure contre les trouble-fête et, sous les regards amusés du public, mobiliser la police en faisant appel au bras séculier pour ensevelir l'adversaire sous une condamnation en justice qu'il n'obtinrent jamais.

La Société d'Emulation du Bourbonnais parut d'abord s'intéresser aux fouilles et délégua certains de ses membres pour les visiter. Mais quand les Fradin lui demandèrent une modeste allocation de cinquante francs pour les continuer, ses dirigeants tiquèrent, et cette dérobade leur enleva l'occasion d'y jouer le premier rôle.

Ironie des circonstances !... Morlet, qui jusqu'alors s'était tenu à l'écart, apprit, un jour, ce refus, et, pensant que les trouvailles ne faisaient que commencer, il vint à Glozel, s'informa et, sans délai, loua le Champ des Morts par bail enregistré.

Alors des fouilles méthodiques commencèrent, travail minutieux et lent, qui désormais ne se fera qu'en sa présence et surveillé par lui. Dès ses premières investigations, les découvertes sont importantes, et il les étudie, ainsi que celles de 1924, dans le premier fascicule d'*Une nouvelle station néolithique*.

La première escarmouche vint du docteur Capitan, préhistorien connu, qui soignait son foie à Vichy. Sans méfiance, et croyant lui faire plaisir, Morlet l'invite à visiter les fouilles. Le nouveau venu comprend tout de suite l'importance exceptionnelle des objets exhumés, et la souligne sans restriction.

— Vous avez là un gisement merveilleux. Faites-moi un rapport détaillé que je communiquerai en votre nom à la Commission des Monuments historiques.

Par chance, Morlet fut renseigné à temps sur la manière dont cet homme important se comportait à l'égard des jeunes archéologues, pour escamoter leurs découvertes et les publier, froidement, sous sa propre signature. Il fit paraître son étude sous son nom et celui d'Emile Fradin, au lieu de l'adresser à Capitan.

Celui-ci, déçu et furieux, accusa le coup, puis se ressaisissant :

— Vous n'êtes pas connu ; votre plaquette ne se vendra pas. Nous allons la refaire, en mettant les gravures à la fin, comme dans mon Manuel de Préhistoire, avec mon nom en tête pour la diffusion, et en supprimant celui du petit Fradin.

Morlet refusa net, et c'est ainsi que, vers la fin de 1925, commença la Guerre des Briques. Vexé, le vindicatif Capitan allait faire l'impossible, désormais, pour naufrager Glozel, dont il espérait bien faire un fleuron majeur de sa couronne scientifique.

Cette anecdote permet de comprendre pourquoi, dans les années suivantes, ce nom fut toujours proféré par les Fradin, avec le mépris souverain du paysan libre et fier à l'égard d'un puissant orgueilleux qui, n'ayant pu le réduire à merci, cherchait à se venger.

Remarquons encore que le procédé de Capitan est classique en préhistoire. C'est celui qu'employèrent les détracteurs de Boucher de Perthes, quand ils insinuaient froidement que les silex recueillis par ses soins avaient été taillés par ses ouvriers. Ce fut aussi le thème des ennemis de Piette, dans leur campagne au sujet des galets peints du Mas d'Azil : ils les attribuaient à ses aides.

Capitan fit donc courir le bruit qu'Emile Fradin avait préparé de sa main les galets gravés, les tablettes à inscriptions, les vases de terre cuite, et qu'après les avoir enterrés de nuit, il les faisait ensuite découvrir par Morlet. La campagne diffamatoire fut remarquablement orchestrée. D'abord courut un bruit insaisissable, à peine chuchoté aux oreilles de quelques préhistoriens amis, chargés de répandre la thèse de la supercherie. Puis la rumeur passa dans une certaine partie des milieux scientifiques, où on lui fit un accueil empressé. Car elle soulageait fort certains savants peu désireux de réviser leurs thèses. Une fois lancée comme une discrète mise en garde, l'insinuation perfide s'amplifia très vite de détails inédits, et devint une accusation déshonorante dont les auteurs se gardaient bien d'apporter la preuve. A force d'être colportées, ces confidences créaient une atmosphère de suspicion lourde et diffuse, contre laquelle il était impossible de réagir : comment étreindre l'insaisissable et se colleter avec lui ?

Les paysans de Glozel ne disposaient ni de la presse, ni des revues scientifiques, ni des relations qui font et défont les renommées. Ces gens simples, au parler net et franc, forts de leur honnêteté ne comprenaient pas cet acharnement tortueux, cette mauvaise foi qui, partant de données visibles à tous les yeux, déformaient les faits, embrouillaient

les observations, truquaient les comptes rendus, avec l'inconsciente complicité des gens mal informés. Ils n'avaient aucun moyen de crever l'équivoque et de remonter un courant d'opinion qui les mettait chaque jour davantage en posture d'accusés.

— Pourtant, disaient-ils, quand ce monsieur de Paris est venu chez nous, il a pu examiner tout ce qu'il a voulu ; il s'est documenté ; il a même demandé au docteur un rapport. Nous n'avons eu avec lui aucune altercation, aucun mot déplaisant. Alors, pourquoi cherche-t-il la bagarre ?

Eh oui ! il y avait agression. Le visiteur qui les avait remerciés de leur accueil, le savant renommé qui les avait félicités chaudement, abandonnait ses allures protectrices et les traitait de faussaires. Pouvaient-ils soupçonner que cette attaque était le réflexe d'un amour-propre vexé, et que l'impérieux Capitan, pontife habitué aux hommages et aux génuflexions, n'avait pas digéré le refus, courtois mais net, d'un médecin de province ?

Déjà les visiteurs affluaient, surtout de Vichy, pendant la saison thermale. Entre deux verres d'eau, les curistes bavardaient sur les parcs, échangeant des potins, discutaient, prenaient parti.

— Connaissez-vous Morlet, ce médecin archéologue ?

— Ah ! oui !... l'homme de Glozel !... En voilà un qui s'est bien fait rouler avec sa découverte.

— Comment !... Que dites-vous ? Au contraire, il s'agit de trouvailles sensationnelles, et le gisement, à peine entamé, se révèle fort riche.

— Ta, ta, ta ! Moi, je me suis informé à bonne source. Faites comme moi, et vous découvrirez la mystification.

— Vraiment, vous m'étonnez. Car mes renseignements, qui sont sérieux, contredisent les vôtres. J'ai pu voir Morlet lui-même ; ce n'est pas un novice en archéologie, et il ne donne l'impression ni d'un naïf ni d'un esprit léger.

— Alors, si vous êtes libres, ce soir, venez avec moi à Glozel. Ce n'est qu'à vingt kilomètres de Vichy, par une route fraîche et pittoresque. Et nous verrons les Fradin dans leur cadre.

Ce dialogue, sans cesse repris avec des variantes, amenait chaque jour des curieux, les uns sympathiques, désireux de voir et de savoir, les autres, d'avance hostiles, et qui posaient des questions cyniques, parfois même insultantes.

Les chansonniers s'étaient emparés de la querelle naissante, et leurs rosseries, jointes à l'agressivité de certains

journalistes, créaient chez les badauds des certitudes sommaires, qu'ils eussent été bien en peine de justifier.

Pour en revenir à Capitan, cet homme, vindicatif mais intelligent, n'avait jamais douté de l'importance de Glozel, dont les fouilles, en deux années, avaient exhumé plus de deux mille objets : instruments en pierre polie ou en pierre éclatée, galets gravés, avec représentations animales d'un art consommé, céramique curieuse par sa nature et sa variété, tablettes portant des caractères alphabétiques, sans compter ces os gravés et ces bois de cervidés que l'on retrouve dans tout musée de préhistoire.

Capitan savait, mieux que personne, la fragilité des thèses officielles, impérieuses aujourd'hui et demain périmées. C'est ainsi qu'en ce temps-là on admettait communément l'existence d'un véritable hiatus entre la paléolithique, période où l'on travaillait la terre par éclats, et le néolithique, où l'on employait le polissage. Or, les découvertes glozéliennes comblaient le fossé et Morlet, s'appuyant sur d'autres découvertes semblables, prétendait hardiment que ce trou existait uniquement dans les connaissances des préhistoriens.

Impardonnable audace d'un amateur en face des maîtres chevronnés. Ils voulurent à tout prix éviter de perdre la face. Trente années ont passé, et la thèse de l'amateur a triomphé.

III

LA QUERELLE DES BRIQUES

Morlet avait fait appel à de nombreux savants du monde entier. Un grand nombre répondirent à son invitation, malgré les propos venimeux de Capitan, et tout de suite on put voir de quel côté étaient les esprits indépendants.

Tout chercheur honnête sait bien que des théories communément admises aujourd'hui peuvent être, demain, battues en brèche ou même renversées par une découverte inattendue. Le savant digne de ce nom se gardera toujours de repousser *a priori* des faits nouveaux et de les balayer avec dédain, au nom d'un système qui n'est, après tout, qu'une hypothèse. Avant d'admettre ou de condamner, il

commence par étudier ces faits, et si les conclusions personnelles qui fondèrent sa notoriété lui semblent devoir être repensées, modifiées, adaptées, son esprit s'y résout loyalement.

Parmi les invités de Morlet, certains devaient arriver à Glozel en sceptiques, mais sans parti pris de malveillance, et repartir enthousiasmés.

D'autres, certains de leur infaillibilité et condamnant d'avance comme hérétiques ces trouvailles qui contredisaient leurs thèses, jugèrent inutile de se déplacer.

D'autres, enfin, après avoir fait le voyage et s'être convaincus sur place que le gisement était authentique, après avoir même affirmé cette conviction par écrit, la renieront plus tard, et parleront de faux, parce que leur intérêt personnel était en jeu.

Ainsi va le monde, où les sincérités successives sont de tous les temps.

Tout de suite, la querelle des briques s'amplifia, surtout après les Journées de Glozel, à l'automne de 1926, où des savants notoires purent faire librement un contrôle scientifique des fouilles. Le *Mercure de France* venait d'ouvrir dans ses colonnes une rubrique : *La Chronique de Glozel*, où les tendances opposées s'affrontèrent plusieurs années.

Le premier contrôleur fut Salomon Reinach, de l'Institut, qui, d'abord indifférent, puis sceptique courtois, puis ému par l'ampleur des trouvailles, voulut, malgré son âge, se rendre compte par lui-même. On le vit participer aux fouilles, attentif et méticuleux, et revenir tellement convaincu qu'il attesta sans réserve et solennellement, à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, l'authenticité de tous les objets.

Peu après lui, le grand épigraphiste Espérandieu, accompagné d'un savant portugais, envoyait à la même Académie le télégramme suivant : « Authenticité découvertes de Glozel ne doit faire aucun doute. Ai vu objets et assisté aux fouilles. Deux trouvailles, dont une tablette, faites sous mes yeux ».

En septembre, un autre membre de l'Institut, le paléontologue lyonnais Depéret, vient sur les lieux avec d'autres savants, et son rapport constate que : « tous les objets sont parfaitement en place, dans un terrain vierge de tout remaniement ».

En octobre, le célèbre abbé Breuil, jusqu'alors réticent et même hostile, se décide, sur les instances de Joseph Loth,

à venir avec ce dernier, et consacre cinq jours à examiner et à fouiller. Prenant congé de Morlet, il lui dit : « Je vous remercie ; vous m'avez convaincu ».

Une remarque s'impose : tous les procès-verbaux montrent une absence totale de doute chez ceux qui ont voulu voir, tandis que pas un des adversaires acharnés à dénigrer n'a vu retirer de terre le moindre objet. Or, le bon sens exige qu'en pareille matière on accorde crédit à ceux qui sont venus sur place et ont fouillé eux-mêmes à la pointe du couteau. Pourquoi les autres, avant de prodiguer leurs sarcasmes et leurs insinuations malveillantes, ont-ils refusé d'aller voir, surtout à une époque où le problème se posait encore sans passion ?

Le cadre restreint de cette causerie ne me permet pas de décrire par le menu les assauts enragés des uns, les volte-face embarrassées ou cyniques des autres, les disputes comiques fournissant une matière inépuisable aux chansonniers, et aussi les volées de bois vert assénées par Morlet à des contradicteurs dont l'argumentation ne s'inquiétait guère d'exactitude et de loyauté.

Parmi ces volte-face, deux surtout sont curieuses, celles de l'abbé Bréuil et de Peyrony, qui formaient avec Capitan une imposante et redoutable trinité, une sorte de firme exclusive en préhistoire. On en trouvera les détails édifiants dans le chapitre documenté qui les concerne. La découverte de Glozel n'avait pas sollicité le visa de ces mandarins chatouilleux, et semblait menacer leurs activités fructueuses. L'inventeur, un profane, s'affirmait indépendant et avait refusé l'honneur de s'enrôler sous leur étendard. Il avait souri quand on lui offrait que son nom inconnu figurât modestement derrière leur signature illustre, pour en tirer un peu de ce reflet que la notoriété procure. Puisqu'il ne respectait pas la règle du jeu, tant pis pour lui, il serait brisé !

C'est ainsi que, faute de pouvoir accaparer des trouvailles retentissantes, ces messieurs s'accordèrent pour les discréditer, en ridiculisant Morlet, et surtout pour déshonorer froidement, par une accusation de faux et d'escroquerie, des paysans sans reproche.

Dans la fièvre des controverses, il y a trente ans, ces choses-là ne furent pas mises en lumière ou le furent trop peu. A présent, le recul permet d'y voir plus clair et d'étudier la querelle glozélienne par le dedans, c'est-à-dire par la psychologie des personnages. C'est en regardant leur

âme, leurs passions, leurs gestes, qu'on peut mettre un peu d'ordre en cette mêlée confuse.

Evoquons aussi ceux que Morlet appelait les acheteurs et les marchands. L'aventure peu reluisante d'un d'entre eux fut évoquée, le 24 décembre 1928, au Sénat, où Glozel eut longuement les honneurs d'une séance.

Ce personnage, ruisselant de fatuité, et considérable surtout par le chiffre de sa fortune, apparut un jour au Champ des Morts, et se déclara mandaté par des Américains pour acheter la collection. Les Fradin refusèrent, et il partit sans insister. Cela se passait en juillet 1927. On le vit revenir peu après, muni d'une autorisation de Morlet pour visiter les fouilles. Il descendit dans le vallon et, en remontant, déclara qu'il venait de découvrir une énorme supercherie. Or, le jeune Fradin avait reconnu en lui le prétendu mandataire américain, qui, sur son refus de vendre le musée, lui avait, en partant, lancé cette menace : « *Puisque vous refusez de me vendre cette collection, je la sacquerai de telle façon qu'elle ne vaudra plus rien* ». Voyant que, cette fois, l'homme démasquait ses batteries, il partit aussitôt pour téléphoner au docteur et lui raconter l'incident.

Le personnage ignorait cette conversation téléphonique. et quand il se présenta chez Morlet, on devine l'accueil :

— Comment !... Vous avez eu le toupet, ce matin, de me demander une autorisation de visiter Glozel, alors que vous y êtes venu clandestinement, le mois dernier, en vous faisant passer pour Américain !

Pris la main dans le sac et décontenancé, l'autre avoua. On peut lire les détails de cette aventure édifiante dans le « *Journal Officiel* » du 20 décembre 1928.

Dès lors, avec un acharnement qui ne se ralentira plus, l'homme important va s'employer à nuire aux Fradin, en les dénonçant comme faussaires. Avec une certitude infail-
lible, il expliquera comment, peu à peu, l'idée de fabriquer des faux chemina dans l'esprit d'Emile Fradin, pour s'imposer finalement à lui. Il décrit trois étapes dans les manifestations de ce qu'il appelle *l'Esprit de Glozel* : la période tâtonnante, la période d'audace, où le succès se dessine et, enfin, la période triomphante, où chaque fouille, mathématiquement prévue, donne un résultat positif. On dirait que ce voyant extra-lucide a fait partie de la conjuration qu'il décrit par le menu, qu'il a pris part au conseil de famille où, selon lui, fut décidée la mystification la plus hardie de tous les temps. Emportée par la vitesse acquise, son imagination créatrice s'en donne à cœur joie et dépasse

les bornes du vraisemblable. Les insinuations déshonorantes se succèdent au rythme accéléré d'une rancune qui ne se contient plus, et son roman chez la portière n'est qu'un tissu d'accusations sans preuves.

« Mentez, mes chers amis, écrivait jadis Voltaire ; il en restera toujours quelque chose ».

Il y eut, vers le même temps, une certaine dépêche de Porto, fabriquée selon des recettes identiques, et qui fit quelque bruit. Un savant portugais, Mendès-Corréa, avait rapporté de Glozel des fragments d'os pour les analyser, et il concluait à une minéralisation avancée. *On lui fit dire juste le contraire*, afin d'influencer les membres d'une Commission d'Enquête, dite internationale, dont la composition, dès l'abord, était suspecte, car elle avait été triée sur le volet, et sans contrepartie, par ceux qui voulaient à tout pris discréditer Glozel.

On pourra lire bientôt, dans l'ouvrage qui va paraître sur cette étonnante querelle, toute une série de petits faits vrais, avec leurs preuves, montrant de quel côté se sont trouvées la loyauté, la bonne foi, l'exactitude.

Pour certaines de ces machinations, il y a même l'aveu des responsables. Eh bien ! quand, pour étayer une thèse branlante et venger des blessures d'amour-propre, on s'abaisse à diffamer systématiquement une famille exemplaire, et qu'il faut maquiller la vérité pour obtenir, par surprise, un verdict que les faits ont démenti d'avance, on s'est jugé soi-même.

Certes, le complot fut bien ourdi, et les conjurés jouaient sur le velours. C'étaient des mandarins puissants et redoutés ; habitués à respirer l'encens des flatteurs, ils parlaient haut ; ils avaient des revues à leur disposition ; ils avaient leurs grandes entrées à l'Institut et dans les ministères. Leurs adversaires semblaient chétifs : un cultivateur de 18 ans, d'esprit éveillé, mais sans culture intellectuelle et sans bagage scientifique ; un médecin de province, humaniste, épris d'art et qui s'intéressait à la préhistoire, mais simple amateur.

Il semblait donc aisé de manœuvrer ces hommes, sur un terrain qu'ils connaissaient mal. Au début, suivant le procédé classique, on les couvrirait de fleurs, afin de leur faire lâcher la proie pour l'ombre. Puis, gentiment, légalement, on s'approprierait leurs découvertes, par un de ces tour de passe-passe qui excluent d'avance toute protestation.

Comment imaginer qu'ils trouveraient, dans le monde savant, des hommes qualifiés, des maîtres, pour les encou-

rager et les défendre ? Des archéologues et des préhistoriens au moins égaux en savoir et en notoriété aux agresseurs ! des conseillers prudents et avisés, qui leur feraient éviter ces traquenards où la bonne foi trébuche !

C'est pourtant ce qui arriva.

Car il y eut de nombreux défenseurs de Glozel, et largement qualifiés. Ils sont venus, ils ont cherché, ils ont vu. Ensuite, ils ont proclamé les résultats de leurs recherches. A aucun moment, ils n'ont travaillé dans l'ombre, ni fait de manœuvres obliques, ni tenté de déshonorer l'adversaire. Ils ont fouillé, ils n'ont pas bafouillé.

IV

UNE TENTATIVE D'ETRANGLEMENT

Cependant la résistance imprévue de victimes qui refusaient de se laisser guillotiner par persuasion, risquait de ridiculiser leurs adversaires. Les hommes importants optèrent pour l'odieux.

L'histoire de la Commission dite internationale, qu'on pourra lire en détail dans le récit des faits, ne manque pas de saveur. Ce fut une tentative d'étranglement, secondée par la Société Préhistorique Française, qui se livra à la joie bruyante d'une véritable danse du scalp, quand la dite Commission eut rendu son verdict. Cette grave Société demandait même à cor et à cri que le gisement fût anéanti.

Et voici, à ce sujet, une savoureuse anecdote :

Le 2 janvier 1928, M. René Dussaud, de l'Institut, chef de file passionné de la conjuration, faisait, à Moulins, une conférence sur Glozel. La curiosité m'y poussa, et je ne devais pas le regretter.

Le conférencier s'exprimait avec aisance ; on le suivait attentivement, mais, pour ma part, j'avais l'impression que, dans son exposé, quelque chose clochait, sans qu'il me fût possible de préciser comment. Il venait d'attribuer, pour les besoins de la cause, à M. Tricot-Royer, fervent glozélien, un croquis dont l'original, je le sus peu après, différait notablement de celui qu'il présentait, et en tirait un argument décisif contre l'authenticité. Bien qu'ayant déjà vu des exemples de mauvaise foi, je n'étais pas encore au courant

des jongleries, par lesquelles, en sollicitant les textes, on peut prouver que le noir est blanc.

Pendant que je cherchais dans mes souvenirs les preuves du truquage, un incident, burlesque autant qu'imprévu, mit fin à cette causerie, dans une tempête de rires.

L'auteur en fut le colonel de Saint-Hillier, érudit original et fantaisiste, au langage pittoresque, dont les interventions étaient toujours accueillies joyeusement aux séances de la Société d'Emulation du Bourbonnais. Il avait publié, en 1927, une *Petite Grammaire glozélienne*, soutenant la thèse de l'authenticité du gisement et de son origine phénicienne. Et il allait la compléter par une *Histoire de Glozel*, non moins cocasse, malheureusement introuvable aujourd'hui, et qui comprend deux parties : *Avant ma grammaire*, *Après ma grammaire*.

Ce soir-là, quand M. Dussaud eut chanté les louanges de la Commission internationale, le colonel demanda la parole et stigmatisa le verdict de « *cette commission d'illustres inconnus* » — ce sont ses propres termes — ; il en résuma la conclusion, au milieu de nos applaudissements par cette formule lapidaire :

« *Considérant que cet objet a été déterré devant nous, c'est qu'il est faux.* »

Le conférencier, un moment interloqué par cette verve, voulut ironiser, pensant avoir les rieurs avec lui. Mais Saint-Hillier était coriace, et nous savions tous que, s'il enfourchait un dada, rien ne pouvait l'arrêter, pas même le prestige d'un membre de l'Institut. Il soutenait l'authenticité des trouvailles avec des arguments peut-être inattendus, mais toujours pleins de suc.

Son interlocuteur, pontifiant plus que jamais, affectait de ne pas le prendre au sérieux.

Le ton peu à peu monta ; le dialogue devint plus vif, jusqu'au moment où le vieux soldat, exaspéré par cette suffisance et ce dédain, songea à Waterloo, fit appel à Cambronne, et s'assit soulagé, pendant qu'un rire énorme secouait l'assistance.

Suffoqué pour de bon, Dussaud ouvrit la bouche, écarquilla les yeux... et se tut.

Quelques mois plus tard, Tricot-Royer, rétablissant les faits, exécutait en peu de mots ce causeur sans scrupules :

« *Conclusion excessivement grave, découlant d'une affirmation radicalement fautive. Elle donne une idée pénible des méthodes scientifiques des auteurs.* »

Cette partialité cynique eut un résultat immédiat : les spécialistes qui avaient exploré le Champ des Morts, individuellement ou par équipes, relevèrent le défi, et formèrent un Comité d'Etudes, pour venir ensemble à Glozel et lever tout soupçon sur le gisement.

Pendant plusieurs jours, ils fouillèrent eux-mêmes et, par excès de scrupule, ne demandèrent l'assistance d'aucun membre de la famille Fradin. Cette contre-attaque fut un coup dur pour les meneurs du jeu adverse. Lors des travaux de leur Commission d'Enquête, ils avaient intrigué près du Ministre de l'Intérieur pour faire écarter la presse et permettre aux enquêteurs de travailler sans témoins. Très vite, cette démarche fut connue, et commentée ironiquement par les journalistes narquois, dont les articles soulignaient les réticences, les petites habiletés, les silences gênés des savants mal à l'aise dans le rôle qu'ils avaient accepté.

Il faudrait un chapitre pour narrer l'intervention fracassante de M. René Dussaud, de l'Institut. Cet épigraphiste distingué, conservateur du Musée du Louvre, étalait un moi épanoui que, dans le monde intellectuel, on supportait fort mal.

Auteur intarissable de contre-vérités flagrantes, à qui tous les arguments étaient bons, il n'admettait aucune contradiction, et entré dans la Guerre des Briques à l'époque où les escarmouches se faisaient plus vives, il prétendit la conduire à une victoire complète. Mais l'épilogue ne fut pas celui qu'il avait espéré. On vit ce spectacle rare : un *membre influent de l'Institut attaqué en diffamation, devant la 12^e Chambre correctionnelle de la Seine, par des paysans et condamné aux dépens, à tous les dépens, qui ne furent pas minces*. Pendant près de quatre ans, il avait multiplié les astuces juridiques pour retarder l'échéance. Comme il fallait que la cause des plaignants fût solide, pour obtenir, malgré pressions et menaces, un tel résultat !

M. Dussaud avait conquis la notoriété par une thèse lancée à grand fracas, en 1924, et dans laquelle il soutenait que l'écriture avait été inventée par les Phéniciens en Orient, puis transmise par eux à l'Occident.

Or, la découverte des Fradin, survenant au début de la même année, infligeait à ses déductions un démenti cinglant. Tout d'abord, dans l'euphorie de sa gloire neuve, il ne s'en soucia guère, pensant que ce serait un simple succès de curiosité, et que les excommunications de Capitan auraient vite déblayé le terrain. Mais Glozel tenait bon, atti-

rant même l'attention de savants dont les titres valaient au moins les siens. Alors, il se lance dans la mêlée et multiplie simultanément communications académiques et libelles outranciers. Les premières passes d'armes furent courtoises tout le temps qu'il resta sur le terrain scientifique. Mais il se refusa toujours à venir sur les lieux, à examiner les trouvailles, à discuter en exposant ses doutes de savant. S'il y avait consenti, la controverse aurait pu se dérouler loyale et sereine, enrichissante pour tous, et l'opinion se fût inclinée avec respect devant le geste d'un savant capable de reconsidérer des thèses qu'il avait cru inattaquables.

Or, il n'en fut rien. Le savant s'effaça devant le polémiste, dépensant des trésors d'ingéniosité pour alimenter le conflit, en le passionnant. Il multiplie les affirmations sans preuves et les transcriptions inexactes, adresse à ses adversaires des injures qu'on s'étonne de trouver sous une plume académique, et même on le verra s'abaisser jusqu'à écrire et faire publier par la presse une lettre anonyme.

Voici quelques échantillons de ses gentillesses :

« Cris d'orfraie - du battage et des injures - le faussaire (Emile Fradin) - l'erreur du faussaire - boursoufflure vaticinée - pirouettes - fouilles truquées - inventaire d'objets faux - documentation la plus frelatée - etc... etc... »

Tout est de cette saveur, et de telles invectives, si étrangères aux *templa serena* de la science, vous laissent perplexe à la pensée que ce vocabulaire courait sans effort sous la plume d'un académicien.

Quand un Mendès-Corréa, l'illustre savant portugais qui s'est dérangé pour voir, contrôler, vérifier, lui jette avec dédain : « *Ce sont les faits qui décident du sort des théories, et non les théories qui commandent les faits* », il encaisse le camouflet sans broncher, et se borne à déclarer qu'il ne peut « *accepter le ton* » de l'algarade.

Trissotin, décidément, est immortel.

Enfin, le moment vint où les messieurs importants, las de batailler sans succès, firent appel au bras séculier, tout comme au temps de l'Inquisition, et lancèrent la police à l'assaut de Glozel.

Le 25 février 1928, la Société Préhistorique, dont l'acharnement fait la joie des humoristes, s'avise qu'un de ses membres a payé 4 francs d'entrée pour visiter le musée de Glozel, et dépose au Parquet de Moulins une plainte en escroquerie contre inconnu.

Avec une hâte insolite, la Justice, d'ordinaire si lente

à se déplacer, fait tout de suite perquisitionner chez les Fradin, et la descente de police est conduite avec une brutalité agressive, suivant un scénario minutieusement préparé. Les inspecteurs envahissent en force une maison d'honnêtes gens, tout comme on vient cueillir, après dénonciation, un malfaiteur qui se cache.

Et ce déploiement de forces est ordonné par le Parquet, sur la simple affirmation — même pas vérifiée ! — d'un plaignant que l'outrance de ses propos devrait a priori faire suspecter.

Suivant un procédé vieux comme le monde, l'agresseur criait plus fort que sa victime, afin de faire croire aux spectateurs qu'elle avait commencé. Les méthodes de violence sont reprochées à ceux qui les subissent, et nos vertueux pharisiens, passés maîtres en l'art d'étranglement, pouvaient faire imprimer, dans la presse à leur dévotion, cette phrase monumentale : « Ainsi se trouve clairement établi que la station néolithique de Glozel est une mystification ».

Toute la campagne anti-glozélienne, orchestrée à grand tapage, est menée, dans ce style, à coups de contre-vérités.

V

QUAND LES HUMORISTES S'EN MELENT

Pendant que la controverse battait son plein, les chansonniers s'en donnaient à cœur joie, les revues mettaient en scène les combattants, et rivalisaient de roseries et de caricatures.

Dans l'« Echo de Paris », du 6 mars 1928, parut une information sensationnelle et qui dut faire rire jaune les mandarins de la Société Préhistorique Française :

UNE PERQUISITION AU MUSÉE DU LOUVRE

Escroquerait-on le public en faisant payer deux francs d'entrée ?

Une plainte de la Société des Amis des Vieux Tableaux. Les toiles du Louvre sont-elles authentiques ?

La police, au cours d'une descente, emporte de nombreuses pièces à conviction.

On sait qu'une violente polémique s'est engagée, depuis quelques semaines entre *louvriens* et *antilouvriens*, les uns prétendant que les toiles du musée sont authentiques, les

autres affirment qu'on ne montre au public que de pâles copies des grands chefs-d'œuvre.

Hier, après-midi, les événements se sont précipités.

A une heure, la *Société des Amis des Vieux Tableaux* déposait une plainte en escroquerie contre les conservateurs du musée. A deux heures, une perquisition était décidée et, vers trois heures moins le quart, une douzaine de policiers faisaient brusquement irruption dans les galeries, sous la direction du président de la Société plaignante, M. Dussac lui-même.

Malgré les protestations des gardiens et des conservateurs accourus à la hâte, les policiers firent une abondante moisson de pièces à conviction, que leur désignait d'un doigt vengeur M. Dussac tout frémissant : la Joconde, les Noces de Cana, la Nativité, et une cinquantaine d'autres toiles furent jetées pêle-mêle dans des sacs, qui furent ensuite dûment scellés.

Au cours de la perquisition, quelques statues, renversées par mégarde, furent légèrement détériorées : le torse de la Victoire de Samothrace, notamment, est en miettes.

Après l'opération, nous avons pu joindre M. Dussac, qui s'est déclaré ravi.

« Je réserve pour mon avocat, nous a-t-il dit, certaines déclarations qui confrondront certainement les Louvriens. Laissez-moi signaler seulement que nous avons trouvé des boîtes de peinture dans le bureau des Conservateurs, et que nous avons surpris, dans une Salle de Primitifs, deux Anglaises, assises devant des chevalets, au moment même où elles avaient l'impudence de commencer des faux. »

Nous tiendrons nos lecteurs au courant.

PROSPER.

Quelques jours plus tard, le truculent romancier Marcel Arnac publiait dans l'hebdomadaire « Cyrano » un Code de la Fouille à l'usage des parlementaires qui auraient à intervenir dans l'Affaire de Glozel. En voici les articles savoureux :

ARTICLE PREMIER. — Les fouilles sont libres, sans formalités ni impôts, sauf ce qui suit :

ARTICLE 2. — Tout individu désireux de pratiquer des fouilles devra en faire la demande au Service des Mines, Grottes et Catacombes, sur papier timbré à 1 f. 25, en centuple exemplaire, et joindre à chaque exemplaire : son certificat de naissance, son permis de conduire, sa carte

d'électeur, ses diplômes universitaires, la photographie du Dr. Regnault, sa dernière quittance de loyer, un bulletin de santé délivré par la mairie, une attestation de bonne vie et mœurs, et 115 fr. 90, en mandat, bon, timbres ou chèque postal.

ARTICLE 3. — Tout individu ayant satisfait aux conditions ci-dessus pourra retirer au Service Néolithique, contre la somme 8.786 fr. 75, plus le timbre, un permis de fouiller, qu'il devra présenter à toute réquisition.

ARTICLE 4. — Muni de ce permis de fouiller, l'individu en question peut procéder à des fouilles. Mais il doit le faire sans avoir recours à l'emploi d'instruments contondants. En outre, il devra se faire assister de M^e Maurice Garçon, pour les galets, et du Dr. Paul, pour les os.

ARTICLE 5. — A ces conditions, il pourra faire des trous partout, sauf à demander l'autorisation au Ministère de la Guerre, s'il s'agit de tranchées ; au Ministère des Travaux Publics, s'il s'agit de puits ; au Ministère de l'Hygiène, s'il s'agit de cavernes, et à M. Bader, s'il s'agit de galeries.

Il ne pourra pénétrer dans les grottes qu'avec deux feux blancs à l'avant et un feu rouge au derrière, l'échappement libre demeurant toujours interdit.

Il devra toujours tenir sa droite, corner dans les virages, et céder le pas aux fouilleurs qui déboucheraient à sa gauche.

ARTICLE 6. — Il ne devra s'approprier, ni toucher, ni enlever, ni photographier les objets, vases, statues, ustensiles, qui pourraient se trouver dans les lieux explorés, étant bien entendu que :

- a) le contenu appartient de droit au fisc ;
- b) le contenant, au Ministère des Beaux-Arts ;
- c) le reste au susdit individu.

ARTICLE 7. — Il est défendu, sous peine d'amende, de buriner le long des murs. De même, tous hiéroglyphes tracés sur des galets de l'âge de pierre, pour affirmer que « *Ginette vous aime pour la vie* », ou « *souhaiter aux vaches un trépas prématuré* », peuvent valoir à l'auteur des poursuites judiciaires, la Société Préhistorique Française se portant partie civile.

ARTICLE 8. — Si les objets ne datent pas exactement de l'âge de pierre, le fouilleur est passible des peines suivantes :

- a) Retrait de la carte de fouilles.
- b) Une brique néolithique à chaque repas.

Il ne reste plus qu'à souhaiter bonne chance aux intré-

pides fouilleurs, s'il en reste, et à faire une prière à saint Fisc, pour que notre distingué Ministre des Finances, fort de cette loi récente, n'opère pas trop de fouilles... dans nos fouilles.

MARCEL ARNAC.

« Cyrano », du 11 mars 1928.

VI

OPINIONS ET JUGEMENTS D'ARTISTES

Mais revenons aux choses sérieuses. Quand on visite, à Glozel, l'humble musée où sont rassemblées les trouvailles, on est stupéfait de découvrir tant de richesse et de variété. Et tout homme de bonne foi pensera qu'un faussaire, même génial, ne saurait recréer toute une civilisation, jusques et y compris les ossements d'une race inconnue.

C'est pourquoi les archéologues venus sans parti pris, quand ils sortent de cette pièce blanchie à la chaux et si émouvante dans sa simplicité, concluent tout naturellement avec le professeur Binger Norman : « *Il n'y a qu'une chose de surprenant dans l'affaire de Glozel, c'est l'entêtement de certains savants français* ».

De plus, si les préhistoriens ne sont qu'une poignée, les connaisseurs en art animalier sont nombreux, et les amateurs d'art sont légion.

Voici quelques opinions d'artistes éminents, qui s'ajouteront comme preuves esthétiques à toutes celles d'ordre matériel et moral, dont le cadre restreint de cette esquisse n'offre qu'un rapide aperçu.

Le très grand artiste que fut Jacques-Emile Blanche écrivait, après avoir examiné les gravures de Glozel :

« C'est la vie même. L'artiste semble avoir suivi l'animal dans sa course. Je parle en critique d'art : eh bien ! les dessins que j'ai vus sont prodigieux. Je ne connais aujourd'hui que deux hommes qui pourraient les faire : Picasso, qui a passé toute sa vie à imiter, copier, arranger tous les arts avec un génie qui lui est propre ; ou, à un tout autre degré, Bourdelle. »

Le peintre belge Dutilleux déclare :

« Je suis émerveillé devant certains objets de Glozel. Ces galets peuvent être considérés comme des œuvres d'art du plus haut intérêt... Il est incontestable que tout cela est fait d'après nature. »

Le critique d'art André Gybal n'est pas moins catégorique :

« Il est impossible d'analyser avec plus d'intelligence les gestes des animaux. Rodin lui-même n'a pas mis plus de frissons à la surface de la nature morte. »

Il serait facile d'en citer dix autres, aussi enthousiastes dans leur admiration. Tous ont déclaré qu'il ne faut vraiment rien savoir de l'art animalier et même de l'art tout court, pour oser soutenir que ces gravures et sculptures sont l'œuvre d'un faussaire.

Et l'un d'eux, Charles de Saint-Cyr, avait raison de conclure :

« Si l'on admettait que ce sont des faux, Emile Fradin, artiste et savant, mériterait de cueillir au Jardin de l'Art et de la Science la double fleur que cueillit Léonard de Vinci aux jours de la Renaissance. »

VII

POURQUOI LA MYSTIFICATION EST IMPOSSIBLE

A tous ces arguments dont l'ensemble forme un faisceau de preuves qui s'étayaient les unes les autres, et dont nous n'avons donné ici qu'une esquisse, il convient d'ajouter une preuve morale, à laquelle, au temps des polémiques, nul défenseur de Glozel n'a songé. Pendant que les plaisantins se livraient à des ironies faciles sur la famille Fradin, ses découvertes, ses profits, il aurait suffi de se pencher sur la vie rurale pour comprendre l'impossibilité du truquage.

Il faut être né à la campagne et en parler la langue, pour connaître ce qu'il y a de vie secrète derrière les portes closes, et de vie profonde sous le masque immobile des visages.

Le citadin, ce perpétuel agité, s'étonne de la placide lenteur qui rapproche le paysan de ses bœufs. Mais il ne se doute pas que des yeux mi-clos observent tous ses gestes ; qu'à l'exemple des aïeux taciturnes, l'homme des champs a, dès l'enfance, appris à voir en dedans, et que, sur ce coin de terre, où les voisins s'épient et se surveillent, les choses ne sont pas si simples ni si frustes qu'on pourrait le penser.

L'homme des villes traite le monde rural avec dédain, parce qu'il le croit sans nuances. Il a tort, car ce monde est complexe, avec sa hiérarchie très visible à qui sait l'observer.

Certes, tous les paysans dépendent de la terre, mais cette sujétion revêt d'innombrables aspects. D'une génération à l'autre, certaines chaumières se montrent perpétuellement sans ressources, car elles n'abritent que des êtres déçus, malchanceux, incapables de secouer la guigne et de liquider leurs dettes. Les hommes, dos courbé, y sont passifs et mornes ; les femmes, sans élan et sans joie.

Ceux-là végèteront toujours, et leur descendance fera de même.

En face de ces tristes rebuts, il y a les forts et les persévérants, ceux qui savent utiliser la terre au lieu d'être asservis par elle, cultivateurs intelligents, sûrs de leurs droits, fortement campés sur leur bien. Peu loquaces, on les voit vêtus d'habits rapiécés et boueux, mais nourris de bon pain. Ils sont fiers de leur force et ne la gaspillent jamais. Trimant dur en semaine, ils se reposent le dimanche, en évaluant le rendement de leurs terres.

Le paysan de chez nous est prudent, jaloux de son indépendance, il vit à petit bruit, capable de rogner sur sa faim et sur son sommeil, pour accroître l'héritage, toujours docile à l'appel séculaire qui commande aux pères de travailler sans relâche à faire monter leurs fils.

Ainsi peut-on distinguer deux sortes de terriens : les faibles, traînant comme un boulet leur misère sans remède ; à l'opposé, les vaillants qui réfléchissent avant d'agir, et qui lancent ensuite leur faux à pleins bras, courbés sur la glèbe avec ténacité, jusqu'au jour où ils sont devenus maîtres du domaine qui portera leur nom.

La famille Fradin était de celles qui conquièrent leur indépendance à la force du poignet.

Besognant dur, ils avaient réalisé le rêve des aïeux, et assemblé leur patrimoine, morceau par morceau, à force d'économies : ils étaient devenus propriétaires. En 1924, ils avaient tout ce qu'il faut pour vivre : la terre avec ses herbes, ses plantes et ses bois, le bétail qui permet d'exploiter le sol pour manger à sa faim, les outils maniés par des mains adroites et qu'on répare à la maison pendant l'hiver. Ils gardaient d'instinct les secrets des anciens, les recettes que les vieux transmettent aux jeunes tout naturellement et sans bavardages inutiles. Le grand-père avait acheté le domaine ; son gendre, un Fradin lui aussi, était venu l'épauler, et maintenant ses petits-fils apprenaient tous les métiers d'homme, se formaient lentement aux gestes immuables de la culture.

Ils avaient conquis leur place au soleil : connus de tout

le monde pour leur probité sans tache, ils n'avaient jamais fait de tort à personne et leur parole, en affaires, valait un écrit.

Un autre aspect de la vie rurale, c'est qu'elle renferme des choses dont on parle et d'autres sur lesquelles on se tait. Les nuances en sont inexprimées, et souvent c'est le ton qui donne aux mots leur sens. On échange des banalités, comme partout, sur la pluie, la sécheresse ou le gel ; on parle des baptêmes, des mariages, des enterrements. Et soudain, sur le flot des phrases insipides, coupées de hochements de tête et de longs silences, une remarque éclate, pittoresque, inattendue, prise sur le vif et qui contraste avec la grisaille des propos.

Et cela explique pourquoi tant d'hommes de lettres, de journalistes et de savants, venus pour interroger les Fradin, ont appelé méfiance et même hostilité ce qui n'était que réserve. Le paysan n'aime pas qu'on le bouscule ; il se méfie des bavards, il déteste la suffisance des railleurs, qui pensent l'étourdir par leur bagout. Et pour peu que le maladroit insiste, notre taciturne le plante là tout stupéfait de s'être heurté à un mur.

A la campagne enfin, les mots de tendresse sont rares et secrets ; on refoule au plus profond de soi le sentiment intime tant pour les relations avec Dieu que pour les rapports avec le prochain.

Et la maison paternelle est comme imprégnée du passé qui se prolonge. De vieilles photos sans art, que le temps a fait pâlir, ont leur place immuable au mur. Des meubles démodés, des objets anciens rappellent des gens trépassés depuis longtemps, car l'homme des champs est traditionaliste, même s'il affiche des opinions avancées. Et il se plaît à cette évocation d'un monde évanoui, qui surmonte et coiffe le monde visible d'aujourd'hui, comme pour entrouvrir les secrets de la vie et de la mort.

C'est pourquoi, si l'on veut comprendre l'état d'âme du jeune Fradin et de son grand-père, quand ils furent jetés en pâture à la curiosité publique ; si l'on veut s'expliquer leurs réactions, face aux enthousiastes, aux sceptiques, aux ennemis jurés, il faut les replacer dans leur cadre, parmi ces lieux et ses objets usés comme un vieil homme, et qui, d'une génération à l'autre, unissent les dépositaires du patrimoine, pour indiquer à chacun sa besogne et sa place familière.

Ce sont des hommes indépendants et fiers, qui ne doivent rien à personne, des gens qui ont travaillé sans redouter l'effort, avec une sorte de joie sourde, qui se rit de la fatigue, aussi bien à la saison des labours noirs qu'au printemps lumineux, dans l'odeur saine des fenaisons, comme aux heures d'été, lourdes, interminables, dans le bruissement des blés à paille haute. Leur cadre naturel c'est le pré, le bois, le jardin, la grange et l'étable, et non la bibliothèque des érudits ou le laboratoire des savants. Le soleil des moissons a brûlé leur visage, et les intempéries ont buriné leurs traits. Le soir, leurs bras sont très las d'avoir, pendant des heures, tenu les mancherons dans la terre éventrée, qui va s'ouvrir au grain. Les problèmes d'archéologie n'ont jamais eu de place dans leur vie, et il leur est indifférent de savoir si l'écriture est venue d'Orient en Occident, comme le soutiennent les pontifes de la préhistoire. Leurs espoirs, leurs projets, ils les confient au libre vent qui court sur la terre fumante.

Dès l'aube, d'un geste égal et dur, en dépit des fatigues, tant que Dieu leur prête vie, ils poursuivent leur tâche jusqu'à la nuit tombée.

VIII

DE QUELQUES IMPOSSIBILITES CRIANTES

Tels sont les honnêtes gens, les paysans tout simples, contre lesquels une plainte en escroquerie fut introduite par des savants compliqués et vindicatifs. Ils criaient au scandale *parce qu'une découverte riche de conséquence n'avait pas reçu leur estampille.*

Un détail pourtant est significatif : *au début, il n'y eut pas d'incrédules.* Emile Fradin avait si peu l'impression d'une source de richesse à exploiter qu'il ne prit dans ses fouilles aucune précaution et distribua plusieurs des objets exhumés.

L'institutrice de Ferrières, qui s'est vivement intéressée aux premières trouvailles, et qui a envoyé un rapport détaillé à l'Inspecteur d'Académie, le presse de continuer ses recherches. Il consulte la Société d'Emulation du Bourbonnais, qui fait la sourde oreille et refuse des subsides. Il dépose quelques objets humides sur la cheminée de sa cuisine pour les faire sécher, et personne à la maison n'y pense plus. Car avec le printemps, le rythme des travaux

quotidiens ne permet pas de contempler ces poteries, ces galets, ces tablettes gravées, dont tout le monde ignore qu'elles vont marquer le début d'une aventure hallucinante.

Une année s'écoule avant l'intervention du docteur Morlet qui, le premier, parlera d'une civilisation de l'âge de pierre.

Puis l'ère des controverses commence avec l'égyptologue Ricci, qui soutiendra que les objets, fabriqués par un faussaire, ont été enfouis dans la glaise.

Affirmation gratuite, et qui se heurte à une foule d'impossibilités. Truqué, le gisement !... Mais par qui ? quand ? pourquoi ? comment ? Drapé dans sa malveillance, l'accusateur n'apporte à ces quatre questions aucune réponse valable.

Comment concevoir qu'un jeune cultivateur de 18 ans, muni pour tout bagage intellectuel du Certificat d'Etudes, qui ne connaît rien de rien aux complexes problèmes archéologiques et ne les a même jamais soupçonnés, ait été, dans un éblouissement miraculeux, touché par la grâce préhistorique, soit devenu grand artiste au point de faire des dessins qu'admireront les maîtres, ait inventé une écriture, fabriqué poteries, harpons, colliers et bracelets, trois mille objets en un temps record, tout en continuant de semer, de labourer, de moissonner ?

Comment ce faussaire génial s'y serait-il pris pour se procurer outillage de précision, matériaux peu communs, sans attirer l'attention ? Comment aurait-il créé un atelier, sans être remarqué du voisin ? Comment aurait-il enfoui les objets sans bouleverser et mélanger les différentes couches archéologiques, dont il ne pouvait soupçonner la diversité ?

Le voyez-vous modelant des urnes à visages, apparentées aux vases d'Hissarlik ? ou fabriquant des tablettes à inscriptions de caractères linéaires archaïques et de parenté méditerranéenne ? Quels trésors de patience, d'érudition, et surtout de prudence toujours aux aguets, ne lui fallait-il pas pour monter cette énorme mystification ! pour jeter de la poudre aux yeux à tant de savants chevronnés, spécialistes en préhistoire, et que leur formation même disposait fort peu à s'en laisser conter !

Si les adversaires de Glozel avaient bien voulu examiner l'aspect humain de ce problème scientifique, ils se seraient gardé de présenter, contre toute vraisemblance, ce jeune paysan taciturne comme un virtuose génial de la falsification.

Plus tard, à l'heure où le conflit battra son plein, le même jeune homme, nullement grisé par l'enthousiasme des uns, pas plus que troublé par les diffamations des autres, continuera paisiblement de travailler la terre. Aux visiteurs venus pour se documenter, il répond sans pose, comme sans amertume, simplement, poliment ; il ne court pas au-devant de la notoriété, comme un étourneau qui donnerait dans tous les pièges.

Parmi ses ennemis les plus acharnés, notons seulement l'amateur richissime et d'une fatuité désarmante, qui avait inventé ce qu'il nomme « *l'Esprit de Glozel* » grâce à quoi il se vantait d'expliquer la fraude et la variété des trouvailles.

— J'affirme le truquage, clamait-il. Et puisque je l'affirme, moi, qui donc oserait me contredire ?

Il se trouva tout de même des hommes de bon sens pour lui dire :

— O Vase d'érudition, monsieur le Mandarin péremptoire et trop sûr de vous-même, avez-vous songé qu'à ce faussaire voué aux gémonies par vos soins, il aurait fallu une intelligence surhumaine, une facilité d'assimilation déconcertante, pour circuler à son aise et sans faux pas, à travers des ouvrages techniques réservés à des spécialistes ?

Avez-vous pensé que, pour fabriquer trois mille objets, il fallait une carrière d'argile, un outillage, des matériaux, toute une installation, importante et coûteuse, donc peu facile à dissimuler ? Dans cet atelier de faussaire, il y aurait eu des ébauches de gros déchets, toutes choses laissant des traces, et qu'une enquête bien menée eût facilement découvertes.

Où donc est l'atelier ? où sont les outils de précision ayant servi à graver les pierres ? à tourner les poteries ?

A qui ferez-vous croire qu'on aurait pu truffer d'objets le Champ des Morts sans attirer une seule fois l'attention des voisins ?

CONCLUSION

Si cette controverse a pris figure de scandale, tout homme de bonne foi conviendra que ce n'est nullement la faute des Fradin.

Ils n'ont attaqué personne, tandis qu'on les vilipendait par tous les moyens, et sans arrêt.

Ils n'ont mis en doute la probité ou l'honneur d'aucun savant tandis qu'on les traitait de faussaires et d'escrocs.

Ils n'ont ni soulevé la controverse ni attisé le conflit, alors que d'autres, pour leur fermer la bouche, faisaient appel au bras séculier.

Ils ont déclaré honnêtement ce que les fouilles révélaient, laissant aux spécialistes le soin de préciser l'âge du gisement.

D'autre part, une foule de savants les ont soutenus, dont les titres égalent au moins et parfois surpassent ceux des ennemis de Glozel. Pourquoi voudrait-on que l'assentiment fût à sens unique ? C'est ce que fit remarquer très justement le président Herriot, quand il fut question de cette affaire, en décembre 1928, à la tribune du Sénat :

« J'ai toujours refusé d'intervenir entre les savants qui se sont partagés. Je ne règle pas le conflit. Je fais la police du champ de bataille, et ne veux que mettre les savants à même de dégager la vérité. »

Le mot de la fin, empruntons-le au spirituel Victor Bérard :

« Des savants sont aux prises. Ils ont commencé par incriminer leur science ; puis ils ont incriminé leur intelligence ; ils sont en train d'incriminer leur honnêteté. Ce n'est pas grave.

« C'est seulement lorsqu'ils incrimineront leurs mœurs qu'on devra intervenir. Car c'est toujours ainsi que se terminent les querelles scientifiques. »

Ajoutons cette simple remarque : C'est à la fureur des attaques qu'on reconnaît souvent la vérité d'une importante découverte.